

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR CHARLES-HENRI GODET

Charles-Henri Godet est né à Neuchâtel, le 16 septembre 1797. Après avoir fait ses études au collège de la ville, il se rendit à Zurich, où il se livra pendant deux ans exclusivement à l'étude des langues mortes enseignées alors par les Hottinger, les Orelli, etc. De là il entra en qualité de professeur de grec à l'institut Fellenberg à Hofwyl, où il noua des relations précieuses, et eut l'occasion de voir plusieurs personnages célèbres. En 1822 il partit pour la Russie en qualité de précepteur des enfants du comte de Orlovsky qui habitait en Podolie le château de Maliowsee. Ordinairement l'atmosphère paraît lourde en Russie aux jeunes Suisses qui vont y passer quelques années et Ch.-H. Godet n'échappa pas à cette influence pendant les sept années qu'il résida en Podolie. Ce fut alors qu'il se mit avec ardeur à l'étude des sciences naturelles, principalement de la botanique et de l'entomologie, pour combattre le *heimweh* qui le tourmentait. Il avait découvert dans la bibliothèque du château un vieux livre de botanique qui lui servit de point de départ pour l'étude des plantes qu'il cueillait dans ses promenades. Plus tard il entra en relation avec plusieurs savants russes, entre autres avec Steven qui lui procura l'occasion de faire un voyage intéressant.

Le gouvernement impérial avait chargé en 1828 le conseiller de Steven de visiter les établissements russes au Caucase, et il proposa à M. Godet de l'accompagner. Cette proposition fut acceptée avec plaisir et les deux naturalistes parcoururent

ensemble la Crimée et les montagnes du Beschtou qui forment le premier contrefort du Caucase du côté du Nord. Malheureusement Steven tomba malade et la guerre qui était dans ce moment très acharnée entre les Russes et les Circassiens ne permit pas à M. Godet de pénétrer dans la chaîne centrale du Caucase, mais il poussa ses explorations au pied des montagnes jusqu'à Derbent. Ce n'était pas facile, ni agréable de voyager à cette époque dans ces régions. On trouvait bien à chaque station des chevaux à demi-sauvages qui vous emportaient avec une rapidité extraordinaire jusqu'à la station suivante; mais les voitures construites pour supporter aussi bien que possible les effroyables cahots de ces chemins à peine tracés, n'ont pas de ressorts et on y endure un cruel supplice. Encore faut-il être bien content quand on n'est pas lancé sur la route par un soubresaut inattendu. En outre, la chaleur, le manque d'eau et les moustiques tourmentaient les voyageurs. On était parfois obligé de se désaltérer avec de l'eau fangeuse puisée dans une mare. Dans certaines stations il n'y avait pas de chambres, et il fallait passer la nuit sous la voiture par une pluie torrentielle, ou bien, si l'on trouvait quelque maison de Tartare, il fallait se coucher sans examiner de trop près tout ce que le toit abritait. Un jour que M. Godet demandait au propriétaire d'une de ces maisons, s'il pouvait lui procurer un grand scorpion de Perse. « Rien n'est plus facile, lui répondit-il; alors après avoir entouré sa main d'un mouchoir, il examina la paroi de près et ne tarda pas à lui présenter un superbe spécimen de scorpion, puis il ajouta: « Si pendant la nuit vous en sentez qui se promènent sur vous, n'ayez pas peur, et ne les touchez pas, ils ne vous feront pas de mal. » A certains endroits, il fallait prendre une escorte de Cosaques, à cause du voisinage des belligérants, et plusieurs fois les voyageurs arrivèrent dans des villages incendiés et dont les ruines fumaient encore. M. Godet voulait aller jusqu'à Bakou, le pays des adorateurs du feu, mais le débordement du fleuve Samar ne lui permit pas de dépasser Derbent. Il revint en passant par les fameux bains du Caucase, qui étaient déjà

alors fréquentés par une nombreuse clientèle de baigneurs allemands, polonais et russes, surtout de militaires, et après quatre mois de voyage, il se retrouvait en août à son point de départ, rapportant avec lui une riche collection d'insectes et de plantes sur laquelle il publia des notes dans les *Annales des voyages* en 1830.

De retour à Neuchâtel en 1829, M. Godet devint précepteur des fils du comte James de Pourtalès, à Paris. Ce fut là qu'il entra en relation avec les premiers entomologistes de l'époque, Latreille, comte Dejean, etc. Ces messieurs étaient très avides d'insectes du Caucase, en échange desquels ils étaient disposés à donner tout ce qu'ils avaient de meilleur en fait de doubles. C'est ainsi que M. Godet avait réuni une superbe collection de coléoptères qu'il a laissée à l'un de ses fils. Il devint membre de la Société entomologique de France, dans les mémoires de laquelle il a publié plusieurs travaux. Dejean a donné son nom à plusieurs espèces d'insectes, par exemple *Cetonia Godetii*, *Baris Godetii*, *Cyrtonota Godetii*, etc. Une des plus belles espèces qu'il avait rapportées du Caucase était le *Procerus caucasicus*, gros carabe dont il avait réussi à se procurer de nombreux exemplaires, en montrant d'une main le dit insecte aux petits Tartares, et en leur offrant de l'autre un kopeck. Ces intelligents gamins partaient au galop, et ne tardaient pas à revenir avec plusieurs *Procerus* à la main.

Cependant l'entomologie ne lui faisait pas oublier la botanique. Dans son voyage au Caucase, M. Godet avait fait plusieurs fois des imprudences pour augmenter sa collection de plantes. Ainsi, il racontait qu'un jour, s'étant aventuré sur un des sommets du Beschtau, malgré la guerre qui rendait ces parages dangereux, il aperçut tout-à-coup une magnifique touffe de pavots rouges, probablement le *Papaver orientale* L., au bord d'une paroi de rochers. Au moment où il avançait la main pour saisir cette belle plante, la pierre sur laquelle il avait posé le pied se détacha et il dégringola sur la pente rapide. Alors il ferma les yeux, s'attendant à être mis en pièces; mais par un hasard providentiel, sa boîte de botanique s'accro-

cha dans les branches d'un arbre auxquelles il resta suspendu, et il se tira de cette aventure sans avaries ; mais le beau pavot n'avait été qu'une vision passagère, car il lui fut impossible de le retrouver. Le plus cruel mécompte qu'il éprouva fut de perdre, en traversant les steppes, le meilleur de ses paquets de plantes sèches, qui fut lancé hors du véhicule avec le domestique par un violent cahot. Le domestique rejoignit à pied la station suivante, mais le précieux paquet ne se retrouva pas, malgré la récompense promise au staroste de la station, s'il parvenait à le renvoyer à l'adresse du comte Orłowsky. A Paris, M. Godet se lia surtout avec M. Spach, conservateur de l'herbier du Jardin des plantes, avec lequel il resta en correspondance jusqu'à sa mort. M. Spach lui dédia le genre *Godeitia*, dont bon nombre d'espèces sont maintenant cultivées comme plantes d'ornement. Il entra aussi en relations suivies avec Cuvier, et lors de son enterrement il fut l'un de ceux qui portèrent le cercueil du grand homme. A propos de Cuvier il racontait volontiers l'anecdote suivante : Dans les soirées où il recevait beaucoup de monde, Cuvier aimait à causer avec les jeunes gens. Un jour il engagea une conversation sur les insectes avec un jeune naturaliste qui exprimait ses opinions d'un ton fort tranchant : « Monsieur, lui dit Cuvier, avez-vous jamais disséqué un insecte ? — Non, répondit l'interlocuteur, avec un peu d'embarras. — Eh bien, commencez par en disséquer un, après vous reviendrez et nous pourrons reprendre notre conversation. »

M. Godet suivit à Paris les cours de Thenard, de Vuillemin, de Cousin, de St-Girardin. Il entra en relation avec Audouin, Bois Duval, Milne Edwards, alors jeunes et pleins d'avenir, ce qui ne l'empêchait pas de cultiver la musique et de faire sa partie dans des quatuors où Bériot jouait le premier violon. Il fut aussi mis en relation avec Humboldt, qui se préparait à partir pour l'Amérique, où il allait entreprendre son grand voyage avec Bonpland. Il lui proposa de l'accompagner, mais après quelques hésitations, M. Godet renonça à une entreprise qui aurait dérangé tous ses plans. En effet, il allait partir pour

Berlin avec ses élèves qui devaient y suivre les cours de l'université. Là, il put suivre lui-même les cours de Ritter, d'Ehrenberg et faire connaissance des principaux botanistes. Il fit en 1833 avec ses élèves un voyage à l'île de Rügen, en Danemark et en Suède. Ils poussèrent jusqu'à Fahlun pour en visiter les mines célèbres, si riches en minéraux de toute sorte. A Upsal, M. Godet alla faire visite à la fille de Linné, qui était alors fort âgée et le reçut fort bien. Ce ne fut pas sans émotion qu'il vit la demeure du célèbre botaniste et son jardin botanique où il cueillit un rameau du tilleul que Linné avait planté de sa propre main et un exemplaire de *Linnæa borealis* L.

Revenu à Neuchâtel en 1834, il épousa M^{lle} Hélène Gallot, sa cousine-germaine. Les procès-verbaux de la Société des sciences naturelles, fondée en 1832, le montrent membre assidu : il succéda en 1836 à Agassiz comme secrétaire de la section d'histoire naturelle, médecine etc. C'est là que parut, en 1839, son *ENUMÉRATION DES PLANTES VASCULAIRES DU PAYS DE NEUCHÂTEL*, ouvrage pour lequel il fut obligé de faire de nombreuses excursions dans toutes les parties du canton, essentiellement pour vérifier les indications du capitaine Chaillet qui lui avait confié le catalogue des plantes de son herbier, mais ne lui avait pas permis d'examiner l'herbier lui-même. Ce n'est qu'à la mort de Chaillet que son herbier, légué au musée de la ville, put être inventorié.

En 1837, il fut nommé inspecteur des études et élu membre du Conseil de ville et il occupa ces deux charges jusqu'en 1848. Pendant cette période, Ch.-H. Godet délaissa peu-à-peu l'entomologie pour vouer tous ses loisirs à la botanique. Il espérait pouvoir installer définitivement un jardin botanique à Neuchâtel. Malheureusement cette fondation qui ne reposait que sur des souscriptions particulières devint d'un entretien trop coûteux aux actionnaires, et le Jardin botanique, qui était déjà très riche en espèces, fut vendu et son emplacement occupé par un café-brasserie. Pendant l'été, M. Godet faisait chaque année un petit voyage dans les Alpes pour se retremper dans l'air vivifiant des montagnes, et étudier sur place la Flore alpine.

On peut lire dans le Bulletin de la société Murithienne de 1870 un petit travail sur les plantes alpines dans lequel il a exprimé une partie des observations qu'il avait faites dans ces courses. C'est aussi pendant ces excursions qu'il a récolté de nombreux exemplaires de roses, dont M. Christ a pu faire usage pour la confection de son ouvrage classique : *die Rosen der Schweiz*.

Les changements qui survinrent dans le Canton de Neuchâtel en 1848 l'engagèrent à donner sa démission d'inspecteur des études. Après le départ de M. Hollard, le successeur de M. Agassiz, il se chargea provisoirement de donner les cours d'histoire naturelle au gymnase de Neuchâtel pendant une année, mais comme il refusait de prêter le serment à la république, il rentra dans la vie privée, au grand regret des étudiants.

Pour utiliser ses loisirs, il donna des cours publics, publia ses centuries de plantes desséchées du Jura, et se mit avec ardeur à travailler à la *Flore du Jura*, qui lui valut les suffrages de tous les naturalistes et une médaille d'or du roi de Prusse ; elle fut aussi récompensée d'une médaille de bronze à la grande exposition qui eut lieu à Berne en 1857. La Flore avait paru en 1854 et fut suivie d'un supplément fort intéressant en 1869. Elle le mit en relation avec un grand nombre de botanistes et fut probablement une des causes qui le firent appeler comme membre du jury à la grande exposition horticole de Florence en 1877. Malgré ses 80 ans, il accepta avec joie cette fonction, qui lui donna l'occasion de parcourir l'Italie vers laquelle il s'était senti attiré pendant toute sa vie.

Il avait été un des premiers membres de la Commission administrative du musée d'histoire naturelle de Neuchâtel fondé par MM. Coulon père et fils et il y siégeait avec Agassiz, DuBois de Montperreux et d'autres amis dévoués à la science. Il s'occupait spécialement de l'herbier, collection considérable composée de dons faits par des Neuchâtelois établis dans toutes les parties du monde, et il a travaillé à le mettre en ordre jusqu'à la fin de sa vie.

De 1859 à 1876 il fut bibliothécaire de la bibliothèque pu-

blique de Neuchâtel; c'est pendant ce temps que fut publié le premier catalogue, grand travail auquel il prit une part active.

Une telle activité, bien loin de nuire à sa santé, l'avait maintenu sain de corps et d'esprit. Cependant, lors d'une course à Interlaken et au Beatenberg vers la fin de l'été 1879, après avoir admiré la vue des Alpes dans toute sa splendeur, il ne put s'empêcher de s'écrier « Qu'elles sont belles, mais c'est la dernière fois que je les vois. » En effet, quelques semaines plus tard, il expirait après quelques jours de maladie.

Pour conclure, je n'ajouterai que quelques mots du professeur Schimper de Strasbourg, en apprenant sa mort: « Il était un de ceux pour qui la science n'est pas seulement une affaire de savoir, mais aussi un besoin du cœur; pour lui la botanique était une science aimable et pleine de poésie. »

Dr P. MORTHIER.
